

L'IRONIE DANS « MICROME GAS » : *L'ATTAQUE AUX PHILOSOPHES ET À LA SCIENCE*

Mariana Borrasca FERREIRA¹

RESUMÉ : Ce travail a pour but d'analyser l'ironie dirigée aux philosophes et à la science des Lumières dans « Micromégas », conte philosophique écrit par Voltaire en 1752. On a choisi certains extraits du texte où le narrateur emploie cette ressource stylistique pour critiquer des philosophes et des sages de l'époque qui valorisaient la raison surtout. Pour rendre plus claire la spécificité de la construction voltairienne de l'ironie, seulement à titre de démonstration, on a fait une comparaison succincte entre sa façon d'élaborer l'ironie et celle de Machado de Assis dans le conte « O alienista », qui est aussi une critique à une façon de faire de la science, mais dans une autre époque. Cet article apponte les premiers résultats de cette étude et des effets de l'emploi de l'ironie dirigée aux sages dans le conte de Voltaire, en essayant de les analyser dans ses relations avec le contexte de l'époque.

¹ Mestranda da Universidade de São Paulo – mail : mariana.borrasca.ferreira@usp.br

MOTS-CLÉS : Machado de Assis, rire, humour, ironie, Lumières, Micromégas, Voltaire.

A IRONIA EM « MICRÔMEGAS » : O ATAQUE AOS FILÓSOFOS E À CIÊNCIA

RÉSUMO: O objetivo deste trabalho é analisar a ironia dirigida aos filósofos e à ciência do Iluminismo em « Micrômegas », conto filosófico escrito por Voltaire em 1752. Para tanto, foram selecionados trechos do texto em que o narrador utiliza o recurso estilístico para criticar os filósofos e sábios da época, que supervalorizavam a razão. Para tornar mais evidente a especificidade do modo como Voltaire estruturava o emprego da ironia, apenas a título de demonstração, é feita uma sucinta comparação entre seu modo de empregar o recurso e a maneira como Machado de Assis o faz no conto « O alienista », que, escrito anos depois, também critica o modo de fazer ciência. Este artigo aponta os primeiros resultados do estudo dos efeitos gerados pelo emprego da ironia dirigida à ciência no texto de Voltaire, tentando analisá-los em sua relação com o contexto da época.

PALAVRAS-CHAVE: Machado de Assis, riso, humor, ironia, Iluminismo, Micrômegas, Voltaire.

INTRODUCTION

Écrit en 1752, le conte philosophique « Micromégas », de Voltaire, s'est inséré dans le contexte des Lumières, époque d'effervescence culturelle et intellectuelle où nouvelles façons de penser la philosophie et la science ont eu place, avec les théories de Voltaire lui-même, Spinoza, Locke et Newton, entre autres. La réflexion sur ce thème fait partie de l'oeuvre qu'on analyse dans ce travail, où on peut observer, construit par l'emploi de l'ironie, des attaques de Voltaire à certaines manières de penser la philosophie et la science.

Une telle provocation attire l'attention précisément pour faire partie d'un mouvement de l'époque qui visait à créer une nouvelle façon de produire connaissance. À cause de cette critique au mouvement scientifique de l'époque, domaine où le conte est lui-même inséré, on a décidé d'analyser, dans « Micromégas », l'ironie adressée aux philosophes et aux hommes de science. Dans ce texte, on observe une alliance entre la critique, la philosophie et l'humour, style voltairien qui a été déjà beaucoup étudié.

Pour surligner le style de Voltaire de faire de la critique, seulement à titre de démonstration, on fera appel à une rapide comparaison entre sa façon d'employer ce mécanisme littéraire et la manière comme ce thème a été déroulé par Machado

de Assis, écrivain qui a aussi beaucoup utilisé l'ironie dans une autre culture et autre époque, ce qui peut aider à comprendre plus clairement l'usage de l'ironie par l'écrivain français. L'oeuvre choisie de l'écrivain brésilien c'est « O Alienista », publié en 1882, en peu plus de 50 ans après « Micromégas », et qui verse sur la folie et la science.

Dans la première partie de l'article, on présente, brièvement, le contexte de l'époque – une tentative de toucher les motifs qui, peut-être, ont conduit Voltaire vers la critique des philosophes et des hommes de science. Après, on aborde, en passant, la définition théorique de l'ironie pour délimiter la notion du concept qu'on utilise dans cet article, en présentant sa présence dans l'oeuvre de Voltaire de façon générale.

En séquence, on utilise quatre exemples, extraits de « Micromégas », pour démontrer comme la façon dont l'ironie a été construite aide la critique de Voltaire aux hommes de science. Ensuite, on choisit des extraits de l'oeuvre « O Alienista » pour, en essayant de faire une ébauche de la comparaison entre l'usage de l'ironie dans l'oeuvre du français des Lumières et du réaliste brésilien, trouver, de façon plus claire, les effets de l'emploi de l'ironie dans le contexte de la critique des philosophes et, par extension, de la science, dans l'oeuvre française qu'on est en train d'analyser.

2. FONDEMENT THÉORIQUE

2.1. LE CONTEXTE

Pour développer l'analyse proposée, il est nécessaire, dans un premier moment, de mettre en contexte l'auteur et l'oeuvre qu'on a choisi. Comme on a déjà dit, « Micromégas » est inséré dans l'époque des Lumières, où on a eu un changement dans la pensée européenne – c'est un nouveau moment qui a été décrit par Paul Hazard dans *La crise de la conscience européenne*, où il détaille le processus de bouleversement culturel et intellectuel qui a eu place dans le passage du XVII^e au XVIII^e siècle.

Le théoricien (1968) explique que, dans l'époque retraits, on peut observer le déplacement d'une situation de stabilité, « recueillement » valorisé après la Renaissance et la Réforme, vers un moment qui valorisait le mouvement, ce qui a eu une conséquence dans le mouvement culturel et littéraire.

Le fait est qu'à la fin du XVII^e siècle, et au commencement du XVIII^e, l'humeur des Italiens redevenait voyageuse ; et que les Français étaient mobiles comme du vif-argent : à en croire un observateur contemporain, ils aimaient tant la

nouveauté qu'ils faisaient de leur mieux pour ne pas conserver longtemps un ami ; qu'ils inventaient tous les jours des modes différentes ; et que, s'ennuyant dans leur pays, ils partaient tantôt pour l'Asie et tantôt pour l'Afrique, afin de changer de lieu et de se divertir. (HAZARD, 1968 : 18)

Dans ce contexte, on peut noter que les voyages ont gagné beaucoup d'importance et ont influencé la pensée de l'époque, relation qui est développée par Hazard. Il remarque que les philosophes voyageaient afin de « voir les curiosités du monde », ce qu'influçait, donc, la pensée européenne de ce moment de l'histoire. L'intérêt par le différent et par les voyages est signalé aussi dans le marché éditorial qui a regardé le succès des guides de voyages et des itinéraires. « Genre littéraire aux frontières indéçises, commode parce qu'on y pouvait tout verser, les dissertations érudités, les catalogues de musées, ou les histoires d'amour, le Voyage triomphait » (1968 : 20-21), explique Hazard.

Selon le théoricien, on a connu une augmentation dans la production de narrations, descriptions, rapports, mélanges curieux, collections, etc. Cette exploration du globe contredisait quelques données sur lesquelles la philosophie reposait, ce qui a provoqué une nouvelle conception des choses, analyse Hazard (1968), découvertes qui « alimentaient traditionnellement » l'esprit. Cela a valorisé la notion de la relativité universelle, dans une époque où la raison gagnait beaucoup d'importance, contrairement à la religiosité – dans quelques oeuvres, par exemple, les philosophes jouaient le rôle du héros.

Hazard (1968) se souvient de la *Vie de Mahomet*, du comte de Boulainvilliers, pour affirmer l'importance du personnage de l'étranger dans la littérature de l'époque comme celui qui était chargé de rappeler que aucune nation avait toute la vérité, ni toute la perfection.

Voyager : ce ne fut pas encore chercher d'éblouissantes images, promener sous des cieus divers une sensibilité avide de saisir ses propres altérations. Ce fut, du moins, comparer les mœurs, les principes, les philosophies, les religions ; arriver au sens du relatif ; opposer ; douter. (HAZARD, 1968 : 46)

Tzvetan Todorov, dans *La littérature en péril* (2007), explique l'esthétique des Lumières. Selon lui, l'esprit de l'époque était celui de « l'autonomie de l'individu » : « L'artiste devient une incarnation de l'individu libre, son œuvre s'émancipe à son tour » (TODOROV, 2007 : 48).

LA NOUVELLE POSITION DES PHILOSOPHES

On doit penser sur la position des philosophes dans ce nouveau contexte pour qu'on puisse développer l'analyse qu'on a proposée, dans une tentative de trouver des raisons qui ont conduit Voltaire vers la critique des hommes de science. Dumarsais, dans l'article « Philosophe », de l'*Encyclopédie*, fait une relation entre les mauvais philosophes, ceux qui pensaient être philosophes, et les vrais penseurs. Selon lui, les mauvais philosophes sont ceux en qui « la liberté de penser tient lieu de raisonnement », qui regardent des autres hommes comme des « âmes faibles », esprits qui n'osent sortir des vérités établies et qui s'endorment « sous le joug de la superstition ». Ils sont ceux qui se sont fermés dans la méditation et fuient des hommes, en les évitant – sont des sages « insensibles » qui voulaient anéantir les passions et enlever les hommes au-dessus sa nature.

Par contre, le bon philosophe de l'époque, selon le théoricien, est celui qui « démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même ». La raison est sa principale caractéristique. La vérité ne corrompt pas son imagination et il ne la confonde pas avec la vraisemblance, en sachant demeurer indéterminé quand il n'y a point motif propre pour juger – « il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable », en étant sociable et voulant plaire et se rendre utile. « Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse le moeurs et les qualités sociables. »

On peut noter, donc, que Dumarsais oppose deux types de philosophes, ceux du temps passé, les mauvais, et ceux qui sont dans l'esprit de l'époque, du présent, plus sociables et plus consciencieux. Éliane Martin-Haag, en « Voltaire – du cartésianisme aux Lumières » explique que le

perfectionnement des lumières théoriques exige un changement éthique des moeurs, y compris chez les philosophes et les savants, qui doivent renoncer à leurs rêves de gloire et à une vaine curiosité, pour entrer dans une véritable société de gens de lettres. (MARTIN-HAAG, 2002 : 53)

On voudrait, donc, les philosophes insérés dans la vie quotidienne, raisonnant sur ce qu'ils regardaient dans la réalité même, en mouvement et pas hors de leurs places, de leurs contextes – un philosophe plutôt pragmatique. Il y avait la condamnation des philosophes qui vivaient isolés du monde qu'ils voudraient étudier. On peut penser que, sans être insérés dans la société, la connaissance qu'ils avaient de la réalité restait plutôt théorique pour que ses études comprenaient le côté pratique du monde.

Todorov (2007) explique que, dans les Lumières, les penseurs cherchaient à distinguer, dans les œuvres littéraires, deux voies : celle des poètes et celle des sa-

vants, des philosophes, que, de différentes façons, contribuaient par une meilleure compréhension de l'homme.

Littérature d'imagination et écrits scientifiques ou philosophiques sont distingués, mais au sein d'un genre commun ; les uns et les autres dépendent du monde et agissent sur lui, contribuant à créer une société imaginaire habitée par les auteurs du passé et les lecteurs à venir. (TODOROV, 2007 : 54)

2.2 LA QUESTION DE L'IRONIE

L'IRONIE DANS LE CONTEXTE

Pour développer le travail qu'on propose dans cet article, il est important, aussi, de penser dans le rôle de l'ironie dans le contexte qu'on est en train d'analyser. En « História do riso e do escárnio » (2003), Georges Minois explique la place du rire et du comique dans le passage du XVII^e au XVIII^e siècle.

Selon lui, à cette époque, les philosophes essayaient d'évoquer le rire de la dérision, de la moquerie, dans une tendance à renforcer le rire comme manifestation agressive.

O escárnio é, contudo, o riso do século. Todo mundo conhece o grande trocista Voltaire. Ora, se ele adquiriu tamanha celebridade, é porque é a quintessência de uma época em que a zombaria está em toda parte. Essa época não é, aliás, mais maldosa que qualquer outra; se as pessoas zombam, é porque acreditam, enfim, ser donas de seu destino. A zombaria generalizada, no século XVIII, testemunha uma sociedade que, depois das dúvidas da 'crise de consciência europeia' (entre 1680 e 1710), pensa ter encontrado, com a razão crítica, o caminho para o progresso, para a verdade, para a civilização. A razão está morta; o bom senso prospera, prolifera e ri das fraquezas passadas, dessas miragens, dessas brumas que se dissipam no amanhecer de uma nova era. A razão acorda e ri desses sonhos. E, como o riso agora

está policiado, ela ri docemente, com inteligência – faz ironia. (MINOIS, 2003 : 421)²

Minois affirme que, l'ironie, forme intellectuelle du rire basée dans une certitude raisonnable et méprisant l'erreur, est partout dans l'époque et représente l'attitude de celui qui comprend et qui se satisfait en se moquer des erreurs. « Na França, no século XVIII, não existe humor, mas há 'espírito'. E é a coisa mais difundida na alta sociedade, em que é indispensável mostrar-se espirituoso para ter sucesso » (2003 : 428)³, explique Minois. Il est nécessaire noter que cette classe sociale dont le théoricien parle est celle où l'on trouve l'auteur analysé ici. « Aos olhos de Voltaire, a zombaria é a melhor aliada da razão, 'o grande meio de diminuir o número de maníacos', fanáticos, entusiastas, sectários: ela os mata pelo ridículo »⁴(MINOIS, 2003 : 430), affirme le théoricien.

LE CONCEPT

Puisque l'ironie était un recours très utilisée dans les Lumières, il est important d'ouvrir une parenthèse pour expliquer ce concept. Dans le « Dictionnaire de poétique et de rhétorique » (1998), de Henri Morier, on trouve la définition suivante :

L'ironie est l'expression d'une âme qui, éprise d'ordre et de justice, s'irrite de l'inversion d'un rapport qu'elle estime naturel, normal, intelligent, moral, et qui, éprouvant une envie de rire dédaigneusement à cette manifestation d'erreur ou d'impuissance, la stigmatise d'une manière vengeresse en renversant à son tour le sens des mots (*antiphrase*) ou en décrivant une situation diamétralement opposée à la situation réelle (*anticatastase*). Ce qui est une manière de remettre les choses à l'endroit. (MORIER, 1998 : 598)

²Dans l'extrait choisi, Minois (2003 : 421) affirme que la raillerie était le rire du siècle et, si tout le monde connaît Voltaire c'est parce qu'il était « la quintessence de l'époque où la moquerie était partout ». Selon lui, cette époque n'était « plus méchante que les autres et, si les gens moquent c'est parce qu'ils croient être maîtres de leurs destins ». Dans le XVIIIème, la moquerie généralisée marque une société qui, depuis les doutes de « la crise de la conscience européenne », pense trouver, dans la raison critique, « le chemin du progrès, de la vérité et de la civilisation ». Comme le rire était contrôlé à l'époque, « la raison sourit doucement, avec l'intelligence – fait ironie ». (Traduction propre)

³« En France, dans le XVIIIème, il n'y a pas l'humour, mais il y a 'l'esprit'. Et c'est la chose la plus diffusée dans le haut société, où était essentiel se montrer plein d'esprit pour avoir du succès ». (Traduction propre)

⁴« Pour Voltaire, la moquerie est la meilleure alliée de la raison, le moyen pour 'réduire le nombre de maniaques', fanatiques, enthousiastes, sectateurs: elle les tue par le ridicule ». (Traduction propre)

Il explique que l'ironie est une « action de justice » et qu'elle suppose la connaissance – l'ironiste, selon lui, est un idéaliste qui voudrait corriger ce qui déforme la vérité (« il contient en puissance un juste ou un satirique »). L'ironie serait commandée par « un sentiment de dépit, de colère mêlée de mépris et du désir de venger la vérité » (MORIER, 1998 : 598) et a un caractère divergent ou diffus, en établissant une hiérarchie entre le « tribunal où se place moralement celui qui juge et le banc d'infamie où l'accusateur situe l'accusé ».

Ce recours peut être textuellement construit par l'inversion verbale (*antiphrase*), quand on remplace un terme par son antonyme ; par l'inversion de la situation réelle (*anticatastase*), quand on substitue à l'état de choses réel la situation idéale ; par l'inversion des partis (*antimétathèse*), quand on renverse les rôles « dans une sorte de travesti mutuel » ; et par l'inversion de la situation morale (*prospoièse*), où on a un personnage

qui dans un mouvement de feinte repentance, plaide coupable et se frappe la poitrine en s'accusant de tous les crimes, alors qu'il se croit innocent ; ou qui, par fausse modestie, se situe lui-même si bas dans l'échelle des valeurs qu'il espère bien soulever des protestations et voir des défenseurs lui rendre sa place, la première. (MORIER, 1998 : 601)

L'ironie, selon l'auteur, peut, aussi, être construite en ayant recours à l'hyperbole, qui exagère les erreurs ; à la litote et la prétérition, qui peut les atténuer ; par des faux éloges ; par l'exhortation à persévérer dans l'erreur et par la parodie, entre autres possibilités.

2.3. LES CONTES PHILOSOPHIQUES VOLTAIRIENS

Au XVIII^e siècle, la littérature et la philosophie avaient une relation différente de celle qu'on connaît aujourd'hui. Nicolas Germano Lemos Liotto (2013), en étudiant les contes philosophiques de Voltaire, affirme qu'il y avait une communion entre la philosophie et la littérature dans ces textes voltairiens. Avec l'exemple des *Lettres Persanes*, de Montesquieu, il commente que, dans l'époque, de nombreux auteurs optaient par l'exposition de ses idées en faisant recours à une « littérature philosophique », qui combinait le discours littéraire et fictionnel à la philosophie. L'avantage de cette stratégie était de permettre un « regard étranger », le dépaysement et, aussi, d'attirer l'attention du lecteur.

Liotto (2013) explique que, dans ces textes, on peut noter « l'artifice de l'étranger », comme dans *Micromégas* et *L'ingénu* ; la « pluralité des voix », dans *Candide*, par exemple ; une préoccupation avec « le plaisir du lecteur », évidente

dans le mouvement des personnages par différentes régions, comme dans *Zadig* et *Candide* ; le recours aux textes anonymes, en utilisant des pseudonymes dans certains textes ; et, évidemment, l'option par le langage littéraire.

L'écrivain français, comme le chercheur, utilisait ses histoires et personnages fictifs pour s'opposer, réfuter ou défendre des théories philosophiques de l'époque, ce qui a popularisé des thèses et querelles philosophiques. Dans les contes philosophiques de Voltaire, les expériences des personnages exemplifient « *a posteriori* as consequências de teses tomadas *a priori* » (2013 : 88)⁵.

3. ANALYSE

Après avoir expliqué le contexte où se trouve l'oeuvre de Voltaire et faire la relation entre cette époque et l'ironie, en la définissant, on peut développer l'analyse qu'on a proposée. « Micromégas » est un conte philosophique où on raconte le voyage du philosophe Micromégas, habitant de l'étoile Sirius, avec un saturnien, secrétaire de l'académie, aussi un savant. Après avoir passé par certaines planètes, ils sont arrivés à la Terre, qui les paraissait inhabitée, mais où ils ont trouvé, après des jugements imprécis, un bateau de philosophes, avec lesquels ils ont entamé une conversation.

Cette situation est cohérente avec le contexte qu'on a décrit : on a l'importance du voyage comme possibilité de connaissance et la notion d'un philosophe étranger, extraterrestre, qui vit entre les autres, en société, et les interroge comme un moyen pour construire des nouvelles théories sur le monde. Cependant, on peut noter dans le texte la représentation de bons philosophes, selon article de Dumasais, mais, aussi, des mauvais, et Voltaire a eu recours à l'ironie pour satiriser les attitudes répréhensibles des hommes sages.

En « A moral do Jardim », Franklin de Matos explique la formule narrative qui a été utilisée dans le conte qu'on analyse. Selon lui, elle « se baseia na instantânea transplantação do protagonista, geralmente jovem e ingênuo, para uma realidade completamente estranha que, entretanto, deve ser assimilada a qualquer preço » (MATOS, 2001 : 214)⁶. Il affirme aussi que c'est une loi du genre des contes philosophiques la présence d'un protagoniste qui a quelque sorte de pureté ou innocence, sur qui la démonstration même du conte peut avoir la rigueur de l'expérience du laboratoire. Dans le cas de « Micromégas », la curiosité peut être aussi liée à cette relation, en stimulant le philosophe à la connaissance du différent.

L'humour est très importante dans le style de Voltaire et, dans le conte ici analysé, ce recours est fortement exploré. Éliane Martin-Haag, en *Voltaire – du cartésianisme aux Lumières* (2002), explique que Voltaire précise « que le rire est

⁵ « *a posteriori* les conséquences des thèses prises *a priori*. » (Traduction propre)

⁶ « s'est basée sur la transplantation instantanée du protagoniste, généralement jeune et naïf, pour une réalité tout à fait étrange, qui, cependant, doit être assimilée à tout prix. » (Traduction propre)

le plus efficace que la force ou la coercition, car il agit sur les passions et les mœurs, de telle sorte qu'il permet l'intériorisation de la loi rationnelle et des exigences éthiques » (2002 : 132). Cette expression d'humour, les effets de son emploi dans le conte, comme on a déjà dit, est l'objet de l'analyse qu'on est en train de développer dans ce travail.

La raison qui a conduit à l'emploi de la satire dans le conte peut être expliqué par la définition de Martin-Haag :

Le ridicule permet donc de prendre le paraître ou l'hypocrisie du civilisé à leur propre piège en les obligeant à se duper eux-mêmes. La satire permet simultanément d'expliquer le mal et de lui apporter un remède, en suscitant des passions rationnelles ou des passions extérieurement conformes à la raison. (MARTIN-HAAG, 2002 : 132)

L'usage de l'ironie contre les philosophes, dans « Micromégas », est plutôt récurrent dans le septième chapitre, où les deux extraterrestres parlent avec les philosophes terrestres, en mettant en évidence l'ignorance de ces « insectes invisibles ». Pour démontrer la façon dont ce recours y a été employé, on a choisi quatre exemples du livre pour analyser.

3.1 LES EXTRAITS

Quand on analyse « Micromégas », c'est important observer que les extraterrestres sont aussi des philosophes, donc, l'ironie adressée à eux peut être associée à une critique aux sages de l'époque. Dans le chapitre troisième, où on a la description du moment où le saturnien dit au revoir par sa femme, le narrateur satirise les philosophes en les associant avec le sentimentalisme.

Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, *tout philosophe qu'il était* ; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays. (VOLTAIRE, 2006 : 53, souligné par nous)

Dans une époque qui valorisait la raison, associer la philosophie avec l'acte de pleurer suscite l'ironie et sert pour démontrer le contraire, ce qui n'était pas le côté rationnel du philosophe – l'émotion. Par l'antiphrase, le narrateur nome comme toute philosophie ce qui était le moins philosophique dans le saturnien. Cette ironie peut être identifiée par le lecteur à cause de sa relation avec le contexte historique où elle est insérée.

Il est important de noter que, dans le conte, le saturnien est toujours plus imprécis que Micromégas et, pour tirer des conclusions de manière très pressée, sans analyser proprement les situations, comète, toujours, des erreurs, en faisant des affirmations fausses. Ce personnage sert, souvent, par la critique de la mauvaise philosophie.

La notion de philosophie est, ici, associée au concept de science – des philosophes apparaissent dans le même contexte, dans les mêmes situations, que les algébristes, les géomètres et les historiens. À cause de cela, on peut penser que la critique voltairienne est dirigée aux savants, aux sages de manière générale, comme une grande critique à une façon de faire de la science – il faut souligner que la critique ne s'adresse pas aux connaissances scientifiques, mais à une manière de faire de la science.

Au début du texte, on observe déjà l'ironie dirigée aux algébristes :

Quelques algébristes, *gens toujours utiles au public*, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque monsieur Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres, citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour, ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un million six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre (VOLTAIRE, 2006 : 47, souligné par nous).

Quand le narrateur utilise l'expression soulignée pour faire référence aux algébristes, en ayant recours à l'antiphrase, il ironise cette activité et affirme qu'ils ne sont pas utiles. Les historiens sont critiqués dix pages avant, quand le narrateur explique comment s'est passée la rencontre entre les extraterrestres et les philosophes terrestres.

Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, *sans y rien mettre du mien* : ce qui n'est pas un petit effort pour un historien. (VOLTAIRE, 2006 : 57, souligné par nous)

Encore une fois, par l'usage de l'antiphrase, il affirme le contraire de ce que se passe, ironie sous-entendu par l'emploi de l'adverbe « ingénument » et qui est affirmée comme pratique quotidienne des historiens. On n'attend pas le subjectivisme dans les études de l'histoire et c'est cette dure critique que Voltaire adresse aux hommes de la science humaine.

Cependant, l'ironie dirigée aux sages est plus dure quand pointée aux philosophes terrestres. Un peu après le dernier exemple, dans le même paragraphe, le

narrateur explique qui sont les philosophes avec lesquels les géants d'autre monde ont parlé.

[...] On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel *ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors*. (VOLTAIRE, 2006 : 57, souligné par nous)

C'est l'antiphrase, encore, qu'ironise la situation. On peut noter, ici, la critique aux philosophes qui laissaient le contact avec la société pour faire des réflexions, ce qui est d'accord avec la définition du mauvais philosophe faite par Dumarsais. Les réflexions qu'ils ont faites dans le cercle polaire, on doit observer, ne sont pas décrites comme des pensées nouvelles, ni originales.

Pour finir des exemples de l'emploi de l'ironie dans le conte, on a choisi un extrait du dernier chapitre du livre, où on trouve un dialogue qui se rapproche de l'ironie socratique, qui Morier (1998 : 617) définit comme « série de questions, d'apparence naïve et sans prétention, qui font appel à de plates évidences », avec laquelle un interlocuteur fait l'adversaire reconnaître les vérités que, seul, il n'était pas capable de discerner. C'est Micromégas qui commence :

— Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière ? —
Très bien, répondit l'homme. Par exemple cette pierre est grise, et d'une telle forme, elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. — Eh bien ! dit le Sirien, cette chose qui te paraître être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est ? Tu vois quelques attributs ; mais le fond de la chose, le connais-tu ? — Non, dit l'autre. — Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière. (VOLTAIRE, 2006 : 65)

On note dans cet extrait que le Sirien utilise les réponses du philosophe pour lui démontrer qu'il ne sait pas ce qu'il affirme savoir, construction très proche de celle utilisée par Socrate et qui fait l'inversion de situation, qui caractérise le principe de l'ironie selon Morier (1998). Ici, il est souligné l'arrogance du philosophe terrestre, qui affirme de choses sur lesquelles il n'y a pas de vraies connaissances – c'est aussi une critique aux sages qui ne se rendent pas compte de la limite de ses savoirs, défaut de mauvais philosophes.

Il est important d'observer que l'humour, dans *Micromégas*, n'est pas seulement construit par l'emploi de l'ironie – le sarcasme et même la manière dont les situations sont décrites, de façon très dure et, quand même, trop sincère, contribuent par l'effet humoristique. On peut observer cela dans la description qu'un des philosophes fait du métier de la philosophie :

— Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons de nombres ; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. (VOLTAIRE, 2006 : 63)

Cette construction se rapproche du style de l'auteur brésilien du XIX^e siècle Machado de Assis, qui a utilisé des recours similaires. À cause du thème de l'ironie sur la façon dont la science est appliquée et étudiée, c'est presque inévitable faire une brève comparaison entre l'oeuvre analysée de Voltaire et le conte « O Alienista », de Machado de Assis, où il y a aussi une critique sur une façon de faire de la science.

Dans l'oeuvre brésilienne, le narrateur raconte l'histoire de Simão Bacamarte, médecin qui a fait des études en Europe (au Portugal et en Espagne) et qui, revenant au Brésil, à la ville Itaguaí, a décidé de se dédier aux études de la psychiatrie, sur le thème de la folie. Il ouvre un asile, intitulé Casa Verde, où il arrête des personnes pour étudier ses manies et ses écarts de comportement. L'humour et la critique à la façon dont la science était menée sont dans le fait que Bacamarte toujours change d'opinion à propos de ce qui caractérisait de la folie –à la fin, Bacamarte conclut, lui-même, qu'il est l'unique fou.

L'humour ici, comme on a déjà dit, est construite d'une façon que se rapproche de celle de *Micromégas*. Au moment où le peuple est révolté avec les actions du médecin, qui arrête presque tout le monde dans l'asile comme des fous, dans le chapitre VI, Bacamarte dit :

— *Meus senhores, a ciência é coisa séria, e merece ser tratada com seriedade. Não dou razão dos meus atos de alienista a ninguém, salvo aos mestres e a Deus. Se quereis emendar a administração da Casa Verde, estou pronto a ouvir-vos; mas se exigis que me negue a mim mesmo, não ganhareis nada. [...]* (ASSIS, p.10, souligné par nous)⁷

Dans le contexte, on comprend, par antiphrase, qui la science, de la façon où elle était raisonnée dans le contexte, n'était pas sérieuse, une fois que Bacamarte altère son concept de quoi c'est de la folie constamment et progresse, au cours de l'intrigue, a une approximation entre la normalité, la santé et la folie. Si au début du texte le concept de folie du médecin était d'accord avec ceux de la société, au

⁷ « *Messieurs, la science est sérieuse et mérite d'être sérieusement traitée. Je ne donne pas la raison de mes actes d'aliéniste à personne, sauf aux maîtres et à Dieu. Si vous voulez modifier l'administration de la Casa Verde, je suis prêt à vous écouter; mais si vous me demandez que je me nie à moi-même, vous n'obtenez rien. [...]* » (ASSIS, souligné par nous – traduction propre)

long du conte, cela change complètement et ce qui est la santé pour tout le monde dévient la folie pour Bacamarte.

Cette inversion, propre elle-même de la notion de l'ironie, ici, met en question la validité des méthodes scientifiques. Ce doute est présente aussi dans « Micromégas », où on trouve plusieurs fois l'interrogatoire de la validité des connaissances scientifiques, qui, ou sont décrits comme inutiles, ou déchantent, restent sans valeur à la fin. Situé dans une époque où on changeait la façon de comprendre ce qui est la science, la philosophie, où la raison gagnait de plus en plus importance, on peut, peut-être, penser que la critique faite par l'écrivain français est dirigée à l'ancienne manière de penser, d'étudier et de comprendre le monde.

On ne voudrait plus les sages qui, pour analyser la société, se laissaient hors d'elle, retirés du monde quotidienne, ni ceux qui, pour analyser des choses du monde concrète, s'approchaient de la religion, du subjective – on voudrait la raison utilisée dans le contexte pour l'expliquer. La différence entre l'oeuvre française et la brésilienne ici analysées c'est que, écrite beaucoup de temps après, la dernière critique, aussi, l'excès de l'emploi de la raison, qui force le médecin à perdre le côté humain de sa science.

Dans l'extrait décrit, il y a une certaine arrogance dans la phrase de Bacamarte, qui affirme qu'il ne devait pas d'explications à propos de ses actes au peuple, sauf aux maîtres et à Dieu, en produisant une équivalence entre les sages, groupe où il est inclus, et Dieu. Donc, comme les philosophes terrestres de « Micromégas », Bacamarte est aussi arrogante, ce que peut compromettre ses études scientifiques une fois qu'il pense avoir de raison tout le temps.

Le texte fait toujours référence à l'aliéniste comme un sage, doté d'une grande connaissance scientifique, très intelligent, mais, dès le début du conte, cette position est relativisée. Décrit comme le meilleur médecin du Brésil, du Portugal et d'Espagne, il a choisi sa femme à cause de sa santé :

[...] D. Evarista reunia condições fisiológicas e anatômicas de primeira ordem, digeriria com facilidade, dormia regularmente, tinha bom pulso, e excelente vista; *estava assim apta para dar-lhe filhos robustos, sãos e inteligentes* [...].⁸
(ASSIS, p.1, souligné par nous)

Cependant, il se trompe dans son jugement clinique et elle ne tombe pas enceinte ni accepte le régime qu'il la recommande à ce propos.

D. Evarista mentiu às esperanças do Dr. Bacamarte, não lhe deu filhos robustos nem mofinos. A índole natural da ci-

⁸ « Mme Evarista remplissait de conditions physiologiques et anatomiques de premier ordre, digérait facilement, dormait régulièrement, avait un bon pouls et une excellente vision ; donc, *était capable de lui donner des enfants robustes, en bonne santé et intelligents.* » (ASSIS, souligné par nous – traduction propre)

ência é a longanimidade; o nosso médico esperou três anos, depois quatro, depois cinco. Ao cabo desse tempo fez um estudo profundo da matéria, releu todos os escritores árabes e outros, que trouxera para Itaguaí, enviou consultas às universidades italianas e alemãs, e acabou por aconselhar à mulher um régime alimentício especial. A ilustre dama, nutrida exclusivamente com a bela carne de porco de Itaguaí, não atendeu às admoestações do esposo; e à sua resistência,—explicável, mas inqualificável,— devemos a total extinção da dinastia dos Bacamartes.⁹ (ASSIS, p.1, souligné par nous)

Dans le début de l'extrait, on note l'association entre l'espoir et la certitude scientifique du médecin – c'est comme se sa certitude n'était pas proprement le résultat de la connaissance scientifique, mais d'une envie que cette conclusion sur Mme. Evarista était correct.

Ce personnage, représentant des agents de la science, est toujours retraits dans sa relation avec les études – il n'a pas paresse pour chercher la réponse scientifique aux problèmes, mais on peut questionner la qualité des réponses trouvées, relation qu'aide la construction de la critique machadienne. Il est défini comme un médecin, homme de science, mais, aussi, comme une personne inflexible.

La critique dirigée à sa façon de faire de la science est construite plutôt dans le texte – le lecteur n'a pas besoin de faire des relations avec le contexte pour la comprendre, une différence notable entre l'oeuvre de Voltaire et celle de Machado de Assis. On peut noter cela dans le moment où, après avoir arrêté la plus grande partie des habitants d'Itaguaí dans la Casa Verde, Bacamarte conclut que n'était pas raisonnable qu'eux tous étaient des fous, donc il envoie un office au conseil municipal en disant:

[...] 3^o que, desse exame e do fato estatístico, resultara para ele a convicção de que a verdadeira doutrina não era aquela, mas a oposta, e portanto que se devia admitir como normal e exemplar o desequilíbrio das faculdades e como hipóteses

⁹ « Mme Evarista a menti aux espoirs du Dr Bacamarte, ne lui a pas donné des enfants robustes ni faibles. La nature de la science est la patience ; notre médecin a attendu trois ans, puis quatre, puis cinq. À la fin de cette période, il a étudié minutieusement la situation, il a rélu tous les écrivains arabes et autres qu'il avait amenés à Itaguaí, il a envoyé des enquêtes aux universités italiennes et allemandes et il a fini par conseiller à la femme un régime spécial. L'illustre dame, nourrie exclusivement du beau porc d'Itaguaí, n'a pas pris en compte les avertissements de son mari ; et à sa résistance, - inexplicable, mais non qualifiée, - nous devons l'extinction totale de la dynastie Bacamarte. » (ASSIS, souligné par nous – traduction propre)

patológicas todos os casos em que aquele equilíbrio fosse ininterrupto [...] ¹⁰ (ASSIS, p.15, souligné par nous)

C'est dans le texte-même la constatation, décrit comme résultat d'une expérience scientifique, que, par l'aliéniste, à ce moment-là, la notion de folie devait être changée par son contraire – n'était pas le déséquilibre des facultés mentales, mais son parfait équilibre. À la fin du conte, l'aliéniste conclut que tout le monde était « normal » dans Itaguaí d'accord avec cette nouvelle notion et il s'aperçoit que cela n'était pas possible, en ayant, donc, une erreur dans cette conclusion aussi. À cause de cela, il s'arrête, lui-même, à Casa Verde comme fou. L'usage de la raison, ici, peut amener à différentes conclusions, même des conclusions opposées, toutes d'accord avec la « méthode scientifique » adoptée, critique notable au *modus operandi* avec lequel la science était produite par l'aliéniste.

La critique dans l'oeuvre brésilienne, donc, est construite plutôt par le développement du texte, avec la forme et l'ordre où les événements sont racontés au lecteur, qui trouve, dans la narrative-même, les éléments essentiels pour la comprendre. Dans la plus grande partie du conte, l'ironie n'est pas fortement notée dans les phrases, mais est présentée dans la totalité du texte.

4. CONCLUSION

Comme on peut noter selon l'analyse développée, l'antiphrase est une des manières les plus utilisées par Voltaire pour construire l'ironie. Dans *Micromégas*, le thème et même l'intrigue sont très liés au contexte où l'oeuvre a été écrite, ce qui se passe, aussi, avec la manière dont l'ironie est construite: pour la comprendre, le lecteur a plus besoin de savoir ce qui se passait dans le monde que de faire des relations entre les différentes parties de l'oeuvre.

Cette caractéristique est très intéressante, une fois que, on peut penser, construit une critique plus directe, plus cinglant à la situation historique dans laquelle le conte est inséré quand on la compare avec la critique de Machado de Assis, où, pour comprendre l'ironie, le lecteur a plus besoin d'accompagner l'intrigue, de faire des relations entre les différentes parties de l'oeuvre. Avec l'auteur français, la compréhension de l'ironie exige plutôt des relations « extra-textuelles », par contre, dans le texte de l'auteur brésilien, cette clarté demande plutôt des relations « intra-textuelles ».

Cela démontre aussi une différence entre ce que ces écrivains attendaient de ses lecteurs. La lecture voltairienne réclame un lecteur qui est plus inséré dans les débats de l'époque, qui a quelque connaissance du thème qui est en train d'être

¹⁰ «[...] 3e que, de cet examen et de fait du statistique, lui a résulté la conviction que *la vraie doctrine n'était pas cela, mais le contraire, et par conséquent, on devait admettre comme normal et exemplaire le déséquilibre des facultés et comme hypothèses pathologiques tous les cas où cet équilibre était ininterrompu [...]* » (ASSIS, souligné par nous – traduction propre)

ironisé. Cependant, l'auteur brésilien, une fois que laisse des relations plus évident, peut être compris par ceux qui ne sont pas vraiment insérés dans le débat traité, ni dans le même contexte historique.

On peut conclure que l'ironie dans « Micromégas » est directement adressée au *statu quo* de la philosophie/science qui était en train d'être dissous dans l'époque où le texte a été écrit. Son texte semble être dirigé à ceux qui faisaient partie de la discussion sur le cours de ce domaine de connaissance, ce qui démontre une ironie directe, sarcastique, caustique. L'effet qu'on trouve dans l'usage de l'ironie dans le conte philosophique est ceux de l'humour utilisé comme arme offensive, pour attaquer des conceptions qui n'étaient plus acceptables dans le champ de la philosophie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ASSIS, Machado de. « O alienista ». Disponible en : <http://objdigital.bn.br/Acervo_Digital/livros_eletronicos/alienista.pdf>. Accessé en 26/01/18.

DUMARSAIS. « Philosophe ». In : *Encyclopédie*. Disponible en : <<http://www.lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article382>>. Accessé en 15/05/17.

HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne 1680-1715*. France : Gallimard, 1968.

LIOTTO, Nicolas Germano Lemos. *Filosofia e literatura : caso dos contos de Voltaire*. 2013. Dissertação (Mestrado em Filosofia) – Setor de Ciências Humanas, Letras e Artes, Universidade Federal do Paraná, Curitiba. Disponible en : <http://acervodigital.ufpr.br/bitstream/handle/1884/34787/R%20-%20D%20-%20NICOLAS%20GERMANO%20LEMOS%20LIOTTO.pdf?sequence=1>. Accessé en 05/01/18.

MARTIN-HAAG, Éliane. *Voltaire - du cartésianisme aux Lumières*. Paris : Librairie Philosophique J.VRIN, 2002.

MATOS, Franklin de. *O filósofo e o comediante – ensaios sobre literatura e filosofia na ilustração*. Belo Horizonte : Editora UFMG, 2001.

MINOIS, Georges. *História do riso e do escárnio*. São Paulo : Editora Unesp, 2003.

MORIER, Henri. *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. 5^{édition}. Paris : Presses Universitaires de France, 1998.

MUECKE, D.C. *A ironia e o irônico*. São Paulo : Editora Perspectiva SA, 1995.

TODOROV, Tzvetan. *La littérature en péril*. France : Flammarion, 2007.

VOLTAIRE. *Micromégas, Zadig, Candide*. Paris : Flammarion, 2006.